

ter pendant trente-six heures. Après une veillée, prolongée assez tard dans la nuit, les couvertes se ferment et le sommeil de plomb des voyageurs, éclairé par la lueur blafarde du feu du camp, se prolonge bien avant dans la matinée sans que les apprêts bruyants d'un déjeuner matinal viennent troubler les songes de ces heureux habitants des bois. Le cuisinier n'est pas étranger au repos du septième jour. Les apprêts du déjeuner sont pour lui un délassement et ce jour-là il trouve presque toujours de l'aide parmi ses compagnons. Vers dix heures tout le monde se met à genoux dans une prière commune pour célébrer le jour du Sabbat. Voyez-vous cette poignée d'hommes à cent milles de toute habitation, entourés d'un mur de verdure infranchissable à première vue. Avec quelle confiance leurs regards se tournent vers le ciel ! Ils n'ont pour abri qu'une toile légère, pour vêtements que des habits grossiers souvent en lambeaux, pour vivres que quelques livres de viande et de farine. Mais ils ont appris à ne désespérer jamais et l'heure du danger les trouve debout, déterminés à le combattre par tous les moyens. Rien n'est beau comme cette prière partie de la forêt pour monter jus- qu'au ciel. Ici plus d'ostentation ; c'est l'homme isolé demandant à son créateur la force de sortir sain et sauf des dangers qui l'entourent et que bien souvent lui seul peut détourner. Nous nous rappellerons toujours cette parole échappée à notre vieux chef Huron, le vétéran des chasseurs de Lorette, à une époque de notre exploration où nous avions épuisé nos vivres et où les premières habitations étaient encore à une grande distance. " Si le bon Dieu veut nous prendre, il a son enbelle à présent." Puis après un moment de réflexion et de silence, il reprit : — " Mais sûrement qu'il n'est pas si méchant que de nous faire tous périr de faim."

Après le chapelet l'après-midi se passe à réparer les accidents du voyage. Les étoffes les meilleures ne résistent pas aux attaques incessantes des épines et des branches sèches. Le cuir le plus épais est souvent perçé par les chicots. Les raccommodages occupent donc une partie considérable de la journée. Le pansement des blessures reçoit aussi une attention toute spéciale. Le lavage du linge se fait également comme distraction. Enfin les notes des arpenteurs sont rédigées, la course tracée, et les cartes consultées sont le thème d'une foule de probabilités sur la route à parcourir servant de conversation pour tout le monde.

Nous avons justement terminé notre tardif déjeuner lorsque les craquements des branches en même temps que les aboiements de notre chien nous annoncent un étranger. C'était un nouveau guide que nous envoyait fort heureusement la société de Colonisation de St. Roch. Il avait suivi nos traces et nous indiqua notre position par rapport au chemin que nous désirions retrouver. Il nous informa que nous avions dévié de notre route en prenant à gauche au lieu de prendre à droite de la montagne que nous avons rencontrée hier, et nous donna des instructions pour arriver à un grand chemin carrossable ouvert pendant l'été par le séminaire de Québec, et qui suivait une direction parallèle à la nôtre, mais plus à droite. Notre faux guide ignorait complètement ces données et était dans la plus grande confusion de nous avoir ainsi écarté.

Après avoir accepté les services de notre nouveau guide, celui-ci retourna chez lui chercher ses effets et nous donna rendez-vous pour le lendemain soir à l'intersection d'un chemin que nous devions traverser.

UN RENVERSI.

LE bonne heure, lundi le 26, nous mettions en marche dans la direction indiquée par notre nouveau guide. Cette fois M. Neilson se mit à la tête de l'expédition, mais sans plus de succès que les jours précédents et la nuit nous surprit campés dans un bas-fond près d'un petit ruisseau, sans que nous eussions rencontré le chemin. Toute la journée nous avions cotoyé les flancs des collines pour éviter les aulnages des bas-fonds qui sont pour ainsi dire infranchissables. Quelques-uns de nos porteurs canadiens étaient complètement exténués et l'orgueil seul les empêchait de rester en arrière. Un d'eux surtout, jeune encore et d'une taille peu robuste, avait des larmes dans les yeux et faisait peine à voir avec ses 90 livres de farine et de lard sur les épaules.

Pour la première fois nous avions à traverser un *renversis*, et les descriptions que nous en avions eues n'avaient rien d'exagéré. Un *renversis* n'est autre chose qu'une forêt renversée par un coup de vent. Les arbres entrelacés jonchent le sol sur une épaisseur variant de 4 à 12 pieds. C'est une barrière infranchissable qu'il faut pourtant franchir, et si on se rappelle que ces *renversis* couvrent quelques fois une étendue de plusieurs milles on aura une idée des dangers où se trouvent les explo-